

La glace... enfin !

Les jours de janvier passaient et, vu du village, le lac continuait imperturbablement à rouler ses vagues tour à tour modestes ou puissantes quand le temps était calme ou au contraire avec ce grand vent qui vous amènerait la neige. Il semblait, puisque les températures ne se décidaient d'aucune manière à baisser, que le lac ne prendrait pas cette année, et que février aller s'entamer puis même se passer avec cette vision désespérante d'une eau qui ne gèle pas. On n'y croyait plus.

Quand vint cette grande bise qui pendant des jours et des jours put brasser cette si formidable masse d'eau, et que soudain, par une nuit plus calme, le lac gela, tout au moins en un premier quart. Ce n'était plus désormais que l'affaire de quelques nuits très froides pour que la glace durcisse et nous offre une surface au moins suffisante pour nous porter et pour que l'on puisse y esquisser deux pas de patinage.

Ce fut un dimanche. Le matin déjà le garde du lac avait piqueté. On ne l'avait pas vu, mais ses piquets, verts et rouges, témoignaient de son travail de surveillance. On prit quelques photos, marchant avec prudence sur la glace trop lisse pour les souliers ordinaires, avec cette impatience fébrile de revenir au plus vite après le dîner. Pour patiner. Rien que cela. Et pourtant, ce rien, c'est immense. C'est une joie sans pareille. C'est comme si l'on n'avait jamais mis des patins et que tout à coup on redécouvrait cette activité qui ne saurait avoir de comparaison avec nulle autre. On se voit tout soudain avec de nouveaux paysages à disposition. Et ce village que l'on a en face, à cent mètres, il n'est plus tout à fait le même. C'est qu'il est vu du lac, qu'il a changé de physionomie, qu'il s'est éloigné pour ne plus nous révéler que l'ensemble de sa structure, là, étalé au bord de sa route, en arc de cercle épousant sa grève. Situation unique. Et magique aussi, quelque part.

Dire le bonheur de ces quelques instants passés sur sa surface glacée, n'est guère possible. C'est que pour le comprendre, il faut aimer le lac, il faut aimer la glace, il faut aimer l'hiver. Tout cela. Et prendre ces choses, maintenant qu'elles sont là, à pleines brassées. Et tant pis pour ces autres qui n'auront pas ce privilège, car rien en somme ne leur interdit de faire de même.

On le retrouva encore le lendemain 8 février, ce lac. C'était l'ivresse. Et pourtant, pof, l'un des patins pris dans une surface plus tendre, car cette fois-ci le soleil nous a donné rendez-vous et il fait presque chaud, la voltigée magistrale avec au terme de la chute, d'une rapidité presque surnaturelle, la poitrine s'écrasant, pas d'autre mot, contre une glace de la dureté du diamant. On en a le souffle coupé. C'est presque le K.O. On pourrait s'être cassé les côtes. On se relève quand même. On se tâte. Rien de particulier, mis à part une douleur sourde qu'il faudra bien supporter, puisqu'une fois de plus l'on n'est pas capable de se contrôler et que l'on prend tous les risques. On y pense subitement. A la manière de ces skieurs qui dévalent les pentes à près de 120 km/heure.

On regagne le bord la mine basse, et cette fois-ci mollo-mollo. On se tâte encore une fois les côtes. Non, apparemment, rien de cassé. Ce n'est que partie remise. Puisque l'on sait que l'on reviendra. Et que l'on recommencera. Jusqu'à la rupture finale. Et si ce n'est pas ici, ailleurs sur les pistes. Mais l'un dans l'autre, en hiver, alors que la neige et la glace et le froid étreignent le pays.

Cette si belle glace, quoique irrégulière par places, avec comme des bandeaux de matière grebolue qui sépare des surfaces où elle est pareille à du verre dont elle n'est pas loin d'avoir la même couleur.

Et on la regarde encore. Et l'on suit des yeux ceux qui s'y promènent encore, là-bas, au-delà desquels on voit le Grand Hôtel et l'église, sur son perchoir, qui n'ouvre pratiquement plus ses portes et dont le chemin qui y mène, plein de neige, n'est même plus dégagé. Et l'on imagine, dans notre éternelle naïveté, que ceux-là qui patinent ou se promènent encore sur cette glace à laquelle on n'est pas loin de rendre un culte, ils sont tous heureux !



C'était encore l'air de bise. On voyait des poudrées de neige toute légère courir sur la surface glacée. Un tout bel hiver. Et même si hier encore il soufflait tellement que l'on n'osait pas mettre le nez dehors.



Les gris dominant et chacun cherche son plaisir comme il peut !





Le garde du lac, que chacun reconnaîtra, a décidé d'agrandir la zone de quelques mètres en direction de l'Abbaye.







Histoire de voir si elle présente l'épaisseur et la dureté nécessaires.

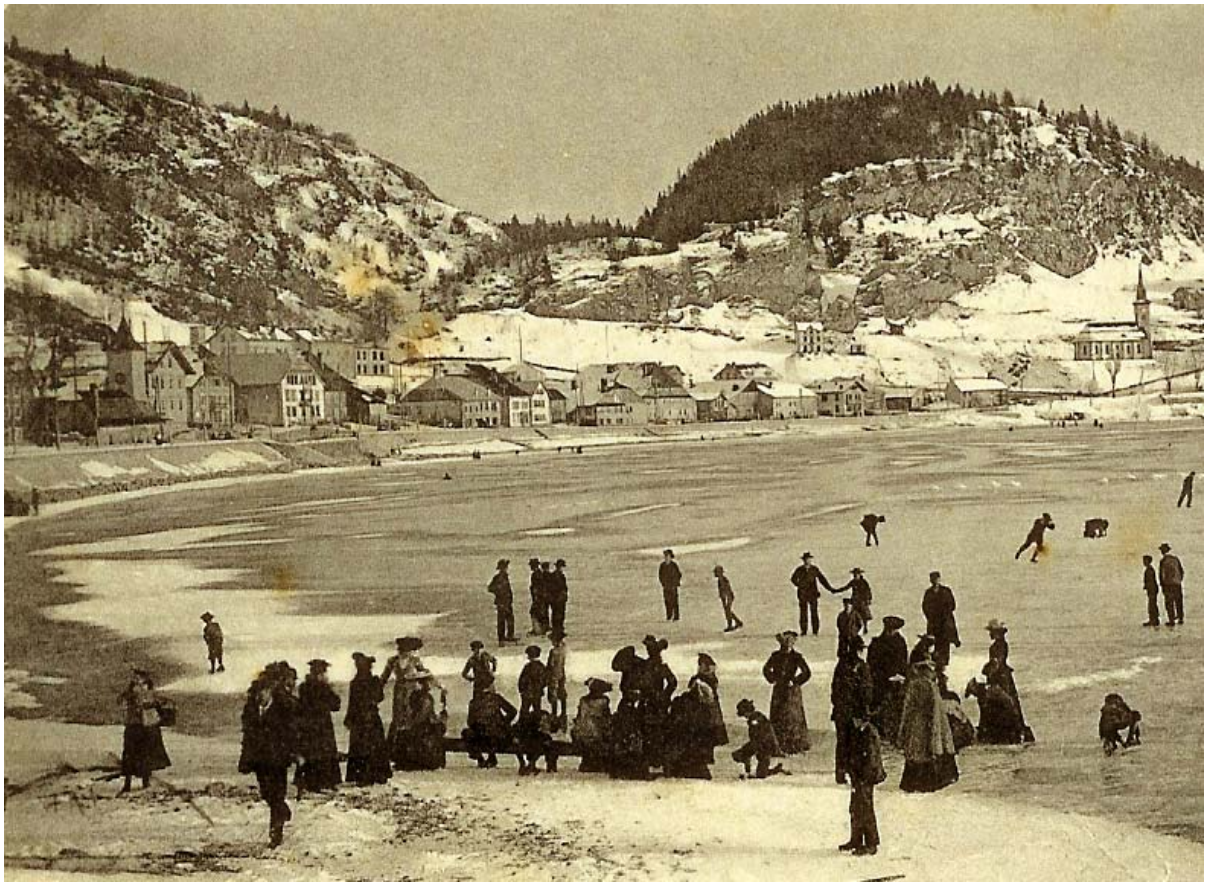


La Bunau-Varilla, quand le village est vu un peu de loin, constitue certes un mystère, mais aussi une sorte de symbole du début du siècle passé.



Lundi 9 février 2015 à 15 heures. Et ci-dessous quelque cent-trente-cinq ans plus tôt, pratiquement au même endroit. Il s'agit ici de la plus ancienne représentation connue du patinage sur le lac de Joux, qui, on le sait maintenant, se pratiquait déjà au début du XIXe siècle.





Quelque vingt ans plus tard, toujours à la même place, et toujours la même passion pour le patin.



On n'en revient pas que cela soit si beau !



Des détails insignifiants quant à la matière elle-même, mais nullement du côté de l'esthétisme.





Hier et aujourd'hui, là aussi presque à la même place. Ces deux jolies dames, filles Golay on le présume, nous ont toujours emballé ! Quelle classe !



